

The Brixton boy

Rien d'extraordinaire ne se profile à l'horizon en cette journée monotone de l'année 1956, sous le ciel gris de Bromley. Et pourtant, elle fera date pour le jeune David Robert Jones. Elle est même peut-être le point de départ de la carrière exceptionnelle de l'une des dernières icônes de la pop. L'écolier profite de sa journée de repos en tuant le temps qui s'écoule lentement dans cette banlieue sud de Londres. Le gamin de neuf ans, déjà rêveur, regarde le ciel nuageux à travers les fenêtres du pavillon familial... Le nouveau téléviseur acquis par son père, Haywood Stenton Jones, deux ans plus tôt, pour ne rien rater du couronnement de la reine Élisabeth – premier événement diffusé en direct et dans le monde entier – et qui avait attiré tout le voisinage, ne suffit pas à susciter l'intérêt de David Jones. La série de science-fiction, *The Quatermass Experiment*, diffusée par la BBC quelques années plus tôt et qu'il regardait secrètement dissimulé par le canapé du salon, avait su le captiver, et plus encore, inscrire profondément en lui un univers plus vaste, un regard tourné

vers les étoiles... Mais, en cette après-midi pluvieuse, le programme habituel de la télévision n'est guère passionnant pour un enfant anglais des années 1950. Encore très guindé et étriqué, il n'offre pas l'évasion dont rêve éperdument le *Brixton boy*, comme David Bowie aimera se surnommer plus tard. Ce jour-là, c'est son père qui lui offrira l'évasion tant désirée. Plus encore, c'est tout un univers que lui ouvre son père sans même le savoir. Une passion dévorante, totale et absolue qui ne le quittera plus jusqu'à son dernier souffle. Le monde de la musique et ses pouvoirs fascinants...

*

Haywood Jones, toujours prompt à dégoter des nouveautés, à se mettre à la page, à être dans le vent, rentre de son travail, au sein d'une association caritative dont il est le responsable des relations publiques, avec ses derniers achats. Il est passé chez le disquaire et revient avec une boîte entière de 45 tours... Aussitôt, la famille se réunit autour du gramophone, plus habitué aux 78 tours, pour écouter les nouvelles pépites. Les disques de Moonglow, Frankie Lyman, les Platters, les Teenagers, ou encore Fats Richards intéressent le jeune rêveur à la sensibilité musicale déjà affûtée. Mais un disque va littéralement le subjugué, le bouleverser à tout jamais et marquer d'une pierre blanche le destin qu'il veut se construire. La superstar survolant les styles musicaux et les personnages avec maestria, se travestissant au gré de ses désirs et de ses visions artistiques géniales, l'homme dont l'influence magistrale sur la musique est toujours aussi vive, est né une deuxième fois en cette après-midi brumeuse. La vocation de David Jones prend racine dans la première écoute

de l'un des pionniers du rock issu de La Nouvelle-Orléans. David Bowie raconte :

— Et puis, un jour, la révélation : *Tutti Frutti* de Little Richard. Mon cœur a failli exploser. Je n'avais jamais rien entendu de pareil, et de loin. Ça débordait d'énergie, de couleurs, de provocation insensée. J'avais entendu Dieu. Et je voulais le rencontrer.

*

Neuf ans plus tôt, le 8 janvier 1947, c'est dans le quartier ouvrier de Brixton que le petit David Robert Jones voit le jour, chez lui, comme c'est encore la coutume dans l'Angleterre des années 1950, au 40, Stanfield Road, dans une maison victorienne à deux étages, où habitent également deux autres familles. En cette année 1947, la capitale anglaise et l'Europe tout entière se relèvent à peine de l'immense tragédie qui vient de se refermer. On panse les plaies, on sèche les larmes, on reconstruit. Mais les décombres, la pénurie, les restrictions font partie du quotidien. Dans l'immédiat après-guerre, l'île britannique, qui a fièrement résisté aux assauts et bombardements nazis, se relève doucement dans un champ de ruines. Brixton n'a pas été épargné par les bombes, et le petit David fera ses premiers pas parmi les gravats qui jonchent encore le quartier. Si la paix est revenue sur l'île anglaise, la vie reste rude et le confort, une utopie. Les cartes de rationnement sont toujours d'actualité pour se procurer les produits de première nécessité et on s'éclaire encore à la bougie dans de nombreuses maisons. La pauvreté s'est invitée dans les foyers anglais.

Margaret Mary Burns, surnommée Peggy, donne naissance à son troisième enfant, mais le premier avec son nouveau compagnon, Haywood Stanton Jones, avec qui elle n'est pas encore mariée, et qui est, lui aussi, déjà père d'une petite fille née d'une précédente union. Cette famille recomposée semble moderne dans sa structure, mais après-guerre, les remariages sont fréquents ; deuils et séparations étaient le quotidien des années noires. L'union entre les parents de l'étoile de la musique a tout de même un léger parfum de scandale : les deux amants ne sont pas encore mariés à la naissance de leur enfant. Et pour cause, lorsque Haywood tombe amoureux de la jolie ouvreuse du Ritz Cinéma, il a déjà la bague au doigt ! Le père de Bowie s'est marié avant la guerre à une pianiste, Hilda Sullivan.

Dès que la guerre éclate, Haywood s'engage dans le conflit le plus meurtrier du xx^e siècle, au côté des forces britanniques en Afrique du Nord. Le mariage, comme tant d'autres, ne résiste pas à la grande histoire. De retour du front, en octobre 1945, Haywood retrouve son emploi au sein de l'association caritative du docteur Barnado. Le père de David n'a pas atterri dans le monde caritatif par hasard ; venir en aide aux orphelins est une vocation intime et profonde qui fait écho à son parcours douloureux. Né en 1912 à Doncaster, Haywood a eu une enfance marquée par les drames de l'histoire. Il perd son père lors de la Première Guerre mondiale et sa mère peu de temps après. Élevé par les services sociaux, l'orphelin ne se prédestine pourtant pas encore à venir en aide aux plus démunis. Comme son fils, des années plus tard, le jeune Haywood est attiré par l'univers du spectacle et sa magie féerique. Le désir d'évasion, ce besoin de rêver plus loin et

plus haut, de dépasser les limites que la vie a posées sur son chemin, est sûrement l'un des précieux cadeaux que le père de Bowie transmettra à son fils... Alors, lorsqu'à ses 18 ans, Haywood hérite d'une coquette somme, le jeune homme fougueux décide de l'investir dans une compagnie de théâtre ! Décision pour le moins originale et aventureuse dans l'Angleterre d'entre-deux-guerres... Personne dans son entourage ne comprenait trop bien les velléités artistiques du jeune orphelin du Yorkshire, mais David Bowie évoquera l'anecdote, des années plus tard, avec une pointe d'admiration :

— Il a acheté une troupe de théâtre. Quelle bonne idée !

Si l'idée était belle, la désillusion ne tarde pas... Après avoir dépensé ses derniers deniers dans une discothèque du West End, Haywood tire un trait sur cette page exaltante mais périlleuse de sa vie... Il se fait engager dans la fondation caritative du docteur Barnado, médecin irlandais qui a fondé les Dr Barnado's Children Homes, dédiés à l'accueil et à la protection des enfants orphelins et nécessiteux. Cette fondation est devenue une véritable institution en Grande-Bretagne. Et Haywood Jones n'y est pas pour rien. En travaillant pour les relations publiques, son rôle est justement de contribuer à la reconnaissance de la fondation. Il est chargé de faire connaître au plus grand nombre les missions louables de ces établissements qui recueillent les petits orphelins du Royaume-Uni. En s'engageant passionnément dans cette nouvelle voie, Haywood décide de rendre à la société ce qu'elle lui a donné en se vouant aux enfants dans le besoin. Et de renoncer à ses rêves de lumière... La vie d'oiseau de nuit n'est pas pour lui. Haywood Jones ne sait pas encore que son fils saura,

un jour, mieux que personne, prendre sa revanche sur le sort et décrocher les étoiles.

Haywood est donc séparé de son épouse Hilda Sullivan, mais aussi de sa fille, Annette, lorsqu'il rencontre l'ombrageuse Peggy Burns, lors d'une visite au cinéma pour la fondation Barnado's. Peggy, elle aussi, a déjà une vie bien entamée... Et deux enfants « illégitimes », comme on disait encore à l'époque. Fils d'un premier amour éphémère avec un certain James Rosenberg, Terry, de son vrai nom Terence Guy Adair Burns, est né le 5 novembre 1937. La guerre qui se profile, le projet de mariage qui ne se concrétise pas et le scandale qui s'invite auront raison de cette union naissante. Le père mystérieux s'évapore dans la nature et Peggy confie son fils de six mois à sa mère, Margaret. Encore jeune et indécise, Peggy regarde Terry grandir de loin et tombe de nouveau enceinte, en plein conflit mondial... Elle donne naissance à la petite Mary Ann, en août 1941, mais décide de la faire adopter. Par contre, la jeune femme ne renonce pas à son premier-né, Terry. Lorsqu'elle rencontre Haywood, Peggy est très claire : son fils aîné intégrera le foyer. Le jeune garçon a presque 10 ans lorsqu'il retourne vivre auprès de sa mère, de son beau-père et de son tout jeune petit frère, David. Terry, qui a été ballotté entre le domicile de sa grand-mère, de réputation dure et froide, et celui de sa mère, n'est pas un enfant facile. Fragile, le gamin montre déjà des signes de troubles mentaux. Bien avant que sa schizophrénie soit mise au jour, le jeune Terry grandit dans la souffrance. Dans la famille de Peggy, les maladies psychiatriques sont légion : trois de ses sœurs sont atteintes de psychose... Une prédisposition génétique qui hantera David Bowie toute sa jeunesse. Le chanteur,

des années plus tard, évoquera cette malédiction qui semble toucher sa famille :

— La plupart d’entre eux sont cinglés – en hôpital psychiatrique ou sur le point d’y aller...

Sujet à de profondes tristesses, Terry est un enfant vulnérable, au comportement parfois étrange, mais qui n’a pas bénéficié, non plus, du même amour que son demi-frère. Si Haywood a accepté l’arrivée du fils aîné de Peggy dans son foyer, il ne lui a jamais montré un grand intérêt, pas plus qu’il ne lui a témoigné de signes d’affection. Terry restera dans son esprit le fils de sa femme et ne deviendra jamais vraiment le sien. Par contre, malgré son univers sombre et déroutant, pour David, aucun doute : Terry est son grand frère. Plus encore, son idole. De presque dix ans son aîné, ce grand frère ténébreux aura une influence majeure sur le futur prodige.

*

Brixton est un quartier particulier à Londres dont le cœur artistique palpite encore. Marqué par les affres de la guerre, Brixton subit, comme d’autres quartiers populaires, la pauvreté qui s’est invitée dans la banlieue sud et ne semble plus vouloir repartir... Mais, dans les faubourgs sombres, pas toujours éclairés, vibre une population hétéroclite, issue de plusieurs vagues d’immigration successives, et il n’est pas rare d’entendre retentir les rythmes caribéens, africains ou indiens au coin d’une rue. Brixton est aussi imprégné par l’art sous toutes ses formes. Ce n’est pas pour rien que Haywood y a trouvé refuge. Berceau du music-hall, le district londonien abrite des lieux incontournables de la scène anglaise des années 1950. L’Empress Theater ou

encore le Waterloo ont vu fouler sur leur scène de grands noms du spectacle.

Le quartier fourmille d'artistes de music-hall, d'acteurs en herbe, de chanteurs, de comiques, ou encore d'imprésarios à la recherche de pépites à dénicher. Dans ces rues sombres mais pleines de vie, parmi les gravats, le petit David grandit, en affirmant déjà sa différence, sa singularité. Peut-être que le milieu environnant, l'âme de son quartier, bouillonnant et sensible à la fibre artistique, déteint sur le jeune Anglais... En tout cas, à trois ans, David semble déjà souhaiter briser les codes. Alors que sa mère est occupée en cuisine, le petit garçon farfouille dans les trésors mystérieux cachés dans le sac à main de Peggy. Il en ressort un khôl et de la poudre de riz qu'il s'empresse d'essayer. Voilà une fascinante découverte pour dissimuler ses traits, se créer un masque, changer d'identité... Ces compagnons fidèles, qui feront de David Bowie, plus tard, une star à part entière, maîtrisant les accords et les harmonies autant que les visages des personnages qu'il se construira, exercent déjà sur le jeune enfant un fort pouvoir d'attraction. David Robert Jones arbore son premier maquillage à trois ans ! Mais, en 1950, un petit garçon ne s'amuse pas avec les règles du genre. Le maquillage est réservé aux femmes, pour sublimer leur beauté et parfaire leur pouvoir de séduction auprès de la gent masculine. Alors, une fillette qui se maquille pour ressembler à sa mère, passe encore. Elle sera perçue avec indulgence, car on y verra l'identification aux femmes de son entourage, et donc une perpétuation d'une tradition millénaire. Par contre, un garçon ne saurait renverser les codes au risque d'y perdre de sa virilité ! Déjà à trois ans, les stéréotypes de genre sont bien en place et les

attentes normatives implacables. Lorsque Peggy découvre son fils affublé de blanc et de noir, elle n'y voit pas un signe avant-coureur d'une audace folle, mais bien une lubie contre-nature qu'il convient d'enrayer au plus vite. Ainsi, elle racontera l'anecdote à la journaliste Kerry Juby :

— On aurait dit un clown. Quand je lui ai expliqué qu'il ne devait pas se maquiller, il m'a répondu : « Tu le fais, toi. » J'ai dit que oui, mais que ce n'était pas pour les petits garçons.

Conservatrice, Peggy aime que les choses soient à leur place. Plutôt froide et peu démonstrative, la mère de David Robert Jones n'est pas réputée pour sa chaleur humaine... Sa propre mère, connue pour être redoutable, lui a sûrement transmis cette conception rigide de l'éducation. On ne s'épanche pas en démonstrations affectives ou en grandes déclarations. Dans la famille Jones, l'amour ne se raconte pas. En 1951, le petit David quitte le giron de sa mère pour faire son entrée dans la grande école. Dans son souvenir, le jour de sa rentrée à Stockwell Junior School, peu avant ses cinq ans, il aurait mouillé son pantalon... Déjà timide, le garçonnet devait être impressionné par l'immense bâtisse dirigée par la longiligne Mme Douglas coiffée d'un parfait chignon gris. Pourtant, le cadre rigide ne l'était pas tant que cela. Car derrière l'apparence austère d'une école à l'instruction stricte, le programme était plutôt libéral et les enseignants ouverts d'esprit. On y cultivait l'expression personnelle et encourageait l'individualité, la singularité. D'une grande timidité, et peu à l'aise en présence des autres enfants, avec qui il ne sait trop comment nouer des relations, le jeune David est très discret... Peu de ses anciens camarades de classe se souviennent de lui ! Cette remarque est étonnante,

David Bowie, pop légende

car contre-intuitive : en effet, on pourrait croire que l'aura magique du futur Ziggy Stardust était déjà présente dès son premier souffle. On pourrait imaginer que le mythe prend ses racines dès le plus jeune âge, que le talent et le charisme fou de la rock star la plus iconique du xx^e siècle éblouissait déjà ses comparses... Or il n'en est rien. L'histoire de David Bowie est tout autre. C'est celle d'un enfant convaincu qu'il serait quelqu'un, qu'il se créerait un destin à la force du poignet et de ses rêves, immenses. David Robert Jones n'est pas né David Bowie. Il l'est devenu avec une abnégation sans pareille, un acharnement constant, une motivation tenace, une conviction puissante, résistante aux nombreux obstacles sur sa route, aux désillusions et aux échecs. David Bowie est né en se relevant.

Le rêve se forge à Bromley

Le Brixton mythique qui a vu naître la star de la pop n'est pas le quartier qui l'a vu grandir. En effet, en 1954, la famille Jones quitte la capitale anglaise pour s'installer, en banlieue, à Bromley. Haywood Jones emménage avec sa famille au 4, Plaistow Grove, dans une maison de briques rouges, mitoyenne, modeste mais indépendante et dotée d'un charmant jardinet. Comme de nombreux Anglais de classe moyenne, la famille Jones aspire au confort promis dans ces habitations des villes de banlieue, plus loin de l'agitation de Londres, mais donc aussi moins onéreuses et plus spacieuses... L'histoire pourrait s'écrire encore aujourd'hui et se transposer en région parisienne ! Bromley est une petite ville du Kent, un peu plus d'une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Londres. De cette banlieue ni très huppée ni très pauvre, où émerge une classe moyenne aspirant à un certain mode de vie, le jeune David Robert Jones y puisera toute son essence artistique. Loin d'être

aussi foisonnante et stimulante que Brixton, Bromley inspirera le jeune garçon, par antagonisme, si l'on peut dire. En tant que ville de banlieue, elle symbolisera cet ennui fort et massif qu'une génération entière souhaitera fuir, quelques années plus tard. Le vent de rébellion qui soufflera sur la jeunesse anglaise trouve sa source exactement dans ces villes de banlieue, en marge, à côté. Alors que la capitale grouille d'espoirs, de mondes possibles, d'horizons divers et multiples, ces villes de la grande ceinture, ces banlieues-dortoirs, comme on les appelle en France, souffrent de la comparaison. Un sentiment puissant de relégation, pas nécessairement sociale, mais du mouvement du monde, s'installe dans une jeunesse encore très contenue et élevée dans un cadre rigide, *so british*. Comme si l'exaltation, le rêve, la liberté se logeaient quelques kilomètres plus loin, à la capitale... Les villes de banlieue, choix de prédilection de toute une génération cherchant à se construire un ménage prospère et rassurant, deviendront le symbole de tout ce que leurs enfants souhaiteront rejeter. Ce confort tant convoité, cette monotonie plate et rassurante, pour qui a connu les soubresauts du siècle, sera honnie par toute une génération dans une révolte plus grande, plus entière, et dont la voie d'expression magistrale sera la musique... La ville de Bromley n'est pas pour rien dans l'émergence de l'artiste.

Mais avant de devenir David Bowie, le jeune David Robert Jones fait son entrée dans sa nouvelle école, la Burnt Ash School. David a peut-être une bonne étoile au-dessus de la tête, car l'école de Bromley n'est, elle non plus, pas très conventionnelle. Moderne et en avance sur son temps, l'école souhaite ouvrir les enfants au monde

qui les entoure, leur enseigner les savoirs fondamentaux, bien sûr, mais aussi les sources de l'épanouissement personnel, et notamment l'expression artistique ! En voilà une aubaine pour le jeune « gamin de Brixton » déjà passionné de musique qu'il écoute religieusement sur le tourne-disque acheté par son père. Plus tard, il racontera le rôle fondamental de la musique au sein du foyer familial. Sur son site internet, le chanteur se souvient de ce que répétait sa mère : « Dans la famille, on savait tous chanter, nous disait-elle, on ne savait pas faire grand-chose d'autre, mais on adorait la musique. »

La musique est peut-être ce qui réunit cette famille recomposée, aux relations parfois compliquées. En effet, si l'effusion et la tendresse se font rares, les tensions et les cris sont, eux, bien fréquents. Notamment entre Terry et sa mère, Peggy. Le jeune homme qui travaille à Southwark reste à Brixton et ne déménage pas avec sa famille. Terry les rejoindra plus tard à Bromley, mais ne s'y attardera pas, service militaire oblige. Signe des tensions persistantes entre l'aîné de Peggy et sa mère et son beau-père, cette nouvelle séparation n'aura pourtant que peu d'incidence sur sa relation avec David. Le lien qui l'unit à son petit frère est toujours aussi solide et puissant. Terry aura une influence considérable sur les goûts musicaux, mais aussi culturels du jeune David Robert Jones. De 10 ans son aîné, il lui fait découvrir des grands noms de la littérature américaine émergente comme Kerouac et importe avec lui un peu de ce vent nouveau venu d'outre-Atlantique et qui vient bousculer la vieille Angleterre. Encore en culottes courtes, David peut impressionner ses camarades d'école en citant des groupes de jazz moderne, des artistes à la pointe de la

modernité, des Américains, avec toute la portée onirique que ce mot revêt alors...

Si David est toujours un garçon réservé et timide, il sait se faire apprécier par ses professeurs, mais aussi par ses camarades. Le directeur de l'école, George Lloyd, qui dispense également les cours de musique et de lecture, apprécie particulièrement le nouveau venu. Intelligent et vif, l'enfant est agréablement remarqué et fait bonne impression aux adultes de son entourage. Très tôt, le jeune garçon comprend que pour se faire accepter en société, il est utile de jouer de ses charmes. Son visage longiligne aux traits délicieusement dessinés, son regard rêveur et lointain, son allure déjà classe sont autant d'atouts séduction que l'écolier apprend à dompter. David se fait de nouveaux copains, qui viennent occasionnellement jouer à la maison. À condition qu'ils soient polis et bien élevés. En effet, Peggy ne supporte guère les enfants insolents ou négligés... D'ailleurs, David décèle très vite les attentes de sa mère et fait tout pour y répondre positivement. À l'inverse, là encore, de ce que l'on pourrait imaginer, la future rock star ne fait pas des caprices de diva dans son enfance. Affable, bien habillé, soigneux, extrêmement charmant, l'enfant séduit par sa grâce naturelle mais aussi sa grâce « travaillée ». Ni rebelle ni insolent, celui qui se fera connaître pour toutes ses folies, tous ses excès, arbore, enfant, un visage d'ange. Jan Powling, l'une de ses camarades de classe, raconte au biographe Paul Trynka :

— Toujours impeccable, avec les ongles propres, en gros, le genre de garçon dont toute mère pouvait être fière.

Le futur Ziggy Stardust n'a pas fait ses gammes dans les ruelles mal famées avec de mauvais garçons, mais au sein de la chorale de l'église !

Est-ce que le jeune David avait un réel désir d'intégrer les scouts et la chorale de l'église ? Ou bien plutôt faisait-il comme tant d'autres enfants de son époque : répondre aux désirs de ses parents, autrement dit obéir à leurs ordres ? Avant la révolte des années 1970, ce mouvement puissant où toute une génération s'est élevée pour faire entendre sa voix, la voix d'une jeunesse, depuis toujours étouffée, on ne se préoccupait guère des goûts et des couleurs de sa progéniture. L'éducation consistait majoritairement à faire ce que l'on considérait de mieux pour ses enfants, ou ce que le devoir imposait, transmettre des valeurs, sans se soucier le moins du monde de ce que ces derniers en pensaient... Si David Jones est un enfant modèle, c'est avant tout parce qu'il n'avait pas le choix. Mais le jeune garçon n'est pas du genre à se résigner ou à se révolter en vain. La plainte ne fait pas partie de son vocabulaire, car David sait déjà comment jouer des événements en sa faveur. Opportuniste, il perçoit très vite ce qu'il peut retirer d'une situation, même contrainte. Le futur Bowie sait saisir sa chance partout où elle se loge. Même à la chorale de l'église ou chez les scouts.

David Robert Jones intègre les louveteaux de Bromley, un camp scout qui lui permet de faire des excursions au grand air, de vivre un peu l'aventure, même si elle est encadrée, et, surtout, de rencontrer de précieux amis avec qui il partagera ses premiers émois musicaux, mais aussi ses premiers cachets d'artiste. Chez les scouts, David rencontre celui qui deviendra son plus fidèle ami, son allié dans la vie autant que dans la musique, avec qui il fera ses premiers pas sur scène, et dont il restera lié tout au long de sa carrière. Celui qui sera à l'origine de cet œil si particulier, lors d'une bagarre mémorable... George Underwood est

enfant de chœur également, et tous les samedis les garçons donnent de la voix pour l'office, dans l'église du quartier. Parce qu'ils ont une jolie voix, qu'ils présentent bien et sont particulièrement consciencieux, les deux amis réussissent même à se faire embaucher ! Pour quelques shillings, les enfants de chœur débrouillards jouent pour des mariages et des cérémonies et se font leurs premiers cachets de musicien ! Chanceux, ils ont même le droit de ne pas aller à l'école lorsque les concerts ont lieu des jours de semaine...

David et George, déjà inséparables, participent au camp d'été des louveteaux de Bromley, sur l'île de Wight. Loin des parents et de leur banlieue grise, les garçons s'adonnent à leur véritable passion, celle qui les unit depuis leur rencontre : la musique ! Et pas uniquement la chorale à laquelle ils participent assidûment, mais celle qu'ils écoutent, religieusement, sur le tourne-disque acheté par le père de David. Celle qui apporte un souffle nouveau, bouscule les traditions et emportera bientôt tout sur son passage : le rock'n'roll ! Depuis qu'il a découvert *Tutti Frutti* de Little Richard, David Jones voue un culte au chanteur. Le pianiste noir américain est l'un des premiers à séduire un très large public, par sa musique puissante, mais aussi par son sens inégalé du show, de la mise en scène, du spectacle. Des couleurs vives, un costume rutilant, une apparence très travaillée participent à la légende du rock'n'roll. Précurseur de cette musique révolutionnaire, Little Richard lui imprime un rythme, un style, une expression de révolte spectaculaires. Le jeune David est fasciné : lui aussi désire hurler le monde devant une foule entière et électriser le public... Lui aussi souhaite devenir « Dieu ». Ce premier coup de foudre musical est sans aucun doute la première pierre de l'édi-

fice David Bowie. Little Richard est l'une des plus grandes influences musicales du futur roi de la pop. Le journaliste Éric Dahan évoque cette rencontre capitale dans l'émission *Grande Traversée : David Bowie* sur France Culture :

— Il a flashé sur Little Richard qui est déjà un rocker un peu bizarre, c'est un rocker noir, mais avec du maquillage, des bijoux, des tenues totalement excentriques, sorti du cabaret... C'est une sorte de rocker américain, c'est le chaînon manquant entre le sud des États-Unis et le vaudeville anglais de transformisme, de travestissement. Déjà, cette origine, il la revendiquait. Cette fascination de l'Amérique dans ce qu'elle a de plus extrême, c'est un élément fondateur.

Pour l'heure, David Robert Jones s'essaie sur scène, devant ses compagnons scouts, sur l'île de Wight, avec quelques instruments trouvés çà et là, dont un ukulélé, mais aussi un balai... La vague du skiffle, musique folklorique qui mélange des influences jazz, country et blues, et détourne des objets du quotidien pour les transformer en instruments de musique, fait fureur à la fin des années 1950. Balai, boîtes de conserve deviennent des percussions, la fameuse *washboard*, planche à laver, se transforme en batterie... Les garçons s'inspirent de cette tendance et s'amuse à bricoler quelques instruments avec les moyens du bord. George et David reprennent quelques standards et s'exercent. Premier concert qui leur permet, non pas encore de briller, mais de confirmer leur amour commun pour la musique. Le rock apporte à toute une génération d'Anglais un vent de liberté qui pousse les murs de l'austérité, d'un carcan rigide et moral encore très présent dans l'île britannique après-guerre. Cet envol par la musique va

embraser toute une jeunesse qui se découvre des habiletés pour pousser de la voix ou faire grincer les cordes d'une guitare. Dans toutes les cours de récréation, des groupes se forment. On s'imagine sur scène, on se rêve ailleurs, loin de cette banlieue sinistre... Sous les vivats et les étoiles de l'Amérique rutilante ! George Underwood confie :

— On a attendu qu'il se passe quelque chose de fabuleux. Et c'est arrivé. Ça a été un catalyseur. Et dès lors, on n'a plus parlé que de musique.

Et c'est George qui initie le premier groupe de musique dans lequel David Robert Jones participe : George and the Dragons. La musique est une passion dévorante ; elle prend rapidement le pas sur les études... David n'est pas follement intéressé par le cursus scolaire ni tellement brillant. S'il est intelligent et curieux, il fonctionne à l'intérêt et à la motivation. Et les disciplines scolaires ne font pas le poids face à la musique... Il échoue l'examen qui le prépare au lycée classique, le 11-plus. Pourtant, l'école Burnt Ash était bien classée et réputée pour favoriser la réussite de ses élèves. Mais David Jones a la tête ailleurs. Il préfère choisir la filière technique et intégrer le lycée Bromley Tech. Ce choix, audacieux, lui permettra peut-être d'avoir du temps pour faire de la musique, mais aussi d'intégrer ensuite des filières plus artistiques. Déjà, David Bowie affirme ses choix et n'hésite pas à bousculer les conventions.

*

David s'intègre facilement à ce nouveau lycée, plutôt traditionnel, mais largement ouvert aux pratiques artistiques. L'enseignement de ces disciplines est exigeant et qualitatif, notamment grâce à la pédagogie du professeur

de dessin Owen Frampton, qui sait mieux que quiconque partager sa passion avec ses élèves. Si David ne rate aucun de ses cours, c'est surtout dans les cages d'escalier que lui et son fidèle copain George travaillent le plus... Non pas leurs exercices de maths, mais bien la seule chose qui soit réellement digne d'intérêt, la musique ! Les garçons affûtent leur style, tentent de nouvelles harmonies, donnent de la voix. Ils répètent encore et encore dans ce couloir qui dispose, selon eux, d'une acoustique parfaite, pour s'approprier les chansons de leurs idoles, perfectionner leur technique, progresser... David a une curiosité sans limites pour cette passion qui l'envahit nuit et jour. Insatiable, il souhaite tout connaître de ce monde nouveau qui s'ouvre à lui. Après le collège, avec George, il écume les disquaires pour écouter les dernières nouveautés. Son coup de foudre pour le rock n'est pas exclusif. Le rhythm'n'blues mais aussi le jazz de Charles Mingus le fascine. David Robert Jones a un appétit vorace ! Grâce à un vendeur connaisseur qui le prend un peu sous son aile, le jeune homme découvre une quantité de disques et, chaque jour, davantage, enrichit son répertoire et sa culture musicale. Afin de compléter sa collection en achetant les dernières nouveautés, tout en s'immergeant encore davantage dans le monde de la musique, David parvient à se faire embaucher chez un disquaire, Vic Furlong. Auprès de cet érudit, féru de jazz, le jeune homme accroît encore ses connaissances musicales et parfait sa réputation de grand mélomane.

David peut aussi compter sur le soutien de son père qui ne s'est jamais réellement opposé à cette passion pourtant dévorante et chronophage... Et pour cause, Haywood, grâce à son fils, peut toucher ce rêve qu'il a frôlé sans

jamais vraiment le réaliser. L'art, le monde du spectacle, mais plus encore, la musique, sont des membres à part entière de la famille Jones. Essentielle, vitale, la musique n'est pas considérée comme un loisir accessoire, mais bien comme un moyen de s'épanouir, d'être heureux. Alors, pour encourager son fils à poursuivre, non pas encore sa carrière mais sa passion, Haywood Jones lui offre un magnifique saxophone... Pas exactement celui dont David rêvait – bien trop onéreux –, mais un véritable instrument, un alto Grafton, qui fait un sacré effet sur les camarades de classe ! Personne n'a les moyens de s'offrir un saxophone... Depuis qu'ils ont déménagé à Bromley, le train de vie des Jones s'est considérablement amélioré. Si la famille ne vit pas dans l'opulence, elle mène une vie bien plus confortable qu'à Brixton, et Haywood peut se permettre de faire des folies comme ce magnifique cadeau... David, trop heureux de posséder un instrument capable de produire des sons aussi fabuleux que ceux des musiciens qu'il vénère, ose à peine y toucher... Mais très vite la déférence laisse place à l'impatience, au désir brûlant de conquérir à son tour ce nouveau moyen d'expression, cet organe puissant si difficile à dompter. Pour apprendre à maîtriser la bête, David est prêt à tout. Son enthousiasme ne s'encombre jamais de naïveté : le jeune garçon a bien conscience qu'il lui faudra travailler dur pour venir à bout de cet instrument... Mais le jeune garçon sait aussi exactement ce qu'il veut : l'excellence. S'il accepte de fournir des efforts pour apprendre à jouer, il désire avoir les meilleurs maîtres... Alors, sans l'ombre d'une hésitation, le gamin de 14 ans écrit à Ronnie Ross, saxophoniste hors pair qui se produit avec Ted Heath. Flatté, ou tout simplement admiratif de l'audace de ce gamin,

le musicien accepte de donner quelques cours à David. Mais plus encore que les techniques qu'il lui enseigne, le fait même qu'il ait été son professeur aura un impact sur la carrière du jeune ambitieux. Car, s'il n'a pas froid aux yeux, David sait aussi utiliser les événements en sa faveur. Intuitif, l'ambitieux mélomane saura mettre en valeur ses compétences, ses qualités, mais aussi enjoliver parfois un peu la réalité pour obtenir ce qu'il souhaite. Nul doute que le nom de son professeur particulier l'aidera à se créer une légitimité.

*

Le jeune homme fougueux n'a pas que la musique comme obsession... Les filles commencent, elles aussi, à envahir ses pensées adolescentes. Et avec son saxophone, son sourire angélique, ses traits fins, cette allure déjà étrange, légèrement efféminée, son style déjà très travaillé et son assurance naturelle, David ne laisse pas les jeunes filles indifférentes... Ses premières aventures ont lieu à des centaines de kilomètres de chez lui. Avec son école, il fait un voyage organisé en Espagne qui lui permet de tester ses talents de séducteur auprès de la gent féminine. Et c'est un grand succès ! Paul Trynka rapporte que ses exploits lui ont même valu quelques lignes dans le journal de l'école : *Don Jones, le séducteur, vu pour la dernière fois poursuivi par treize señoritas*. Déterminé et audacieux, le jeune homme ne s'encombre pas de grands principes lorsqu'il s'agit de séduire une demoiselle... David ne recule devant rien et ne s'embête ni avec les convenances ni avec les éventuelles conséquences de ses choix... Si cela doit vexer une jeune

David Bowie, pop légende

filles éconduites ou, pire, mettre en péril une amitié, pourtant solidement ancrée, qu'à cela ne tienne. Comme le veut le dicton, le cœur a ses raisons que la raison ignore.

Alors qu'à 15 ans ils sont toujours aussi inséparables, David et George en viennent aux mains... Une bagarre qui laissera des traces indélébiles sur le visage de David et qui contribuera, paradoxalement, à faire de lui une icône de la pop.